

Aspects de l'Occupation à La Petite Raon

3 souvenirs de Ginette Colin (madame Magni)

- Arrestation du Milicien X
- Aspects du « tous les jours » au village
- Arrestation et déportation de Suzanne Goeppel et de sa mère Joséphine

Quelques précisions :

- Madame Magni : fille de Roger Edmond Colin, habitant de La Petite Raon (déporté de la rafle du 24 septembre 44, non rentré)
- L'institutrice Madame Adnot : il s'agit bien de Madame Adenot, alors en poste là avant de l'être à Moussey, épouse de Georges Adenot chef d'exploitation du « Petit train de Moussey » (résistant mort des suites de sa déportation), et mère de Michel Adenot
- Portrait du maréchal Pétain dans la salle de classe : rappelons nous que cette époque est celle du « gouvernement de Vichy », celle des années « noires »
- Rue de la Jousse : bien qu'il s'écrive Jeuse, le nom se prononce Jeusse en Vosgien local
- Orthographe et tournures : ces souvenirs sont des écrits spontanés, bruts de décoffrage avec leurs particularismes du Français vosgien « d'époque ». Rappelons par ailleurs que les conditions de vie dans la vallée du Rabodeau de l'époque n'offraient qu'exceptionnellement la chance « d'aller aux écoles » (faire des études). En effet, le lendemain du « certificat » (d'études), ou on « allait à l'usine » ou on était embauché à plein temps (enfin !) pour les travaux de la ferme, pour « aller au bois » (être bûcheron), pour servir aux tâches domestiques...
- Précisions de dates : sont en cours de vérification la date de mobilisation de Monsieur Colin (mobilisation de 38 ou de 39 ?)
- Les restes du Milicien ont été découverts par hasard par « le fils Pour », fils du garde champêtre cantonnier de Moussey, lors de travaux de réfection des chemins

Nota Milicien :

Ce Milicien était l'un de ces dizaines qui grouillaient dans notre contrée depuis juin 44

Les uns pour le compte de leur corps d'attache

D'autres comme agents du Renseignement Allemand

D'autres comme collaborateurs des Einsatz Kommandos du Sipo/SD pour les recherches, noyautage, arrestations, exécution des basses oeuvres... Certains y furent officiellement intégrés : dans les Kommandos Retzec, Wenger, Teufel (détachement du Kdo Ernst)...

Ce qui explique la stupéfaction d'avoir tout le temps entendu « parler Français » : lors des arrestations individuelles de Lucien Simonot, de Madeleine Lallevee et sa fille, de Paul Maltempi... lors de l'encerclement puis incendie du domicile du colonel Marlier... lors des interrogatoires des déportations des 18 août, 24 septembre et 5/6 octobre (sur place, Château de Belval, Maison Barthélémy, Schirmeck...)

Et qui par ailleurs explique le formidable succès de la chasse à l'homme menée ici

Le Milicien

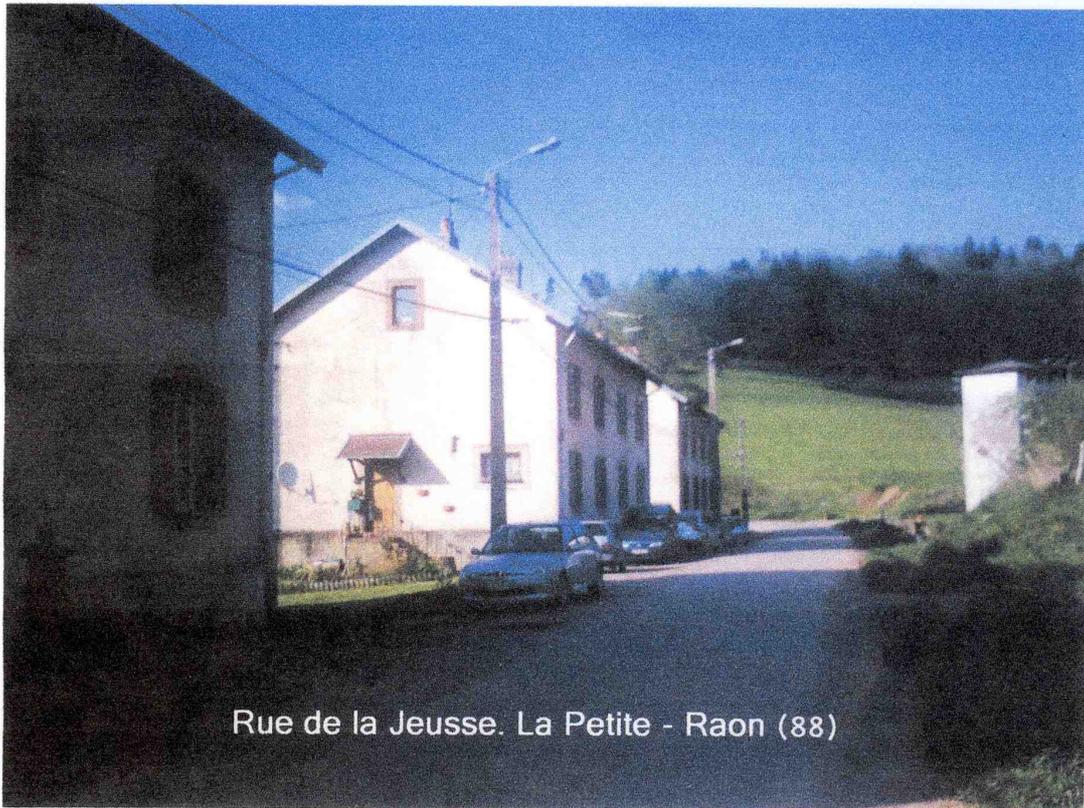
Arrestation d'un milicien à la Petite Raon (88).

Juillet 1944

Récit de Madame Ginette Magni (16 septembre 2009)

Je me souviens encore de cette fin du mois de juillet 1944 alors que j'avais 15 ans. Nous habitons rue de la Jousse à la Petite Raon, village qui m'a vue grandir, village où ma jeunesse fut marquée du triste souvenir de la déportation.

Ce jour là, il faisait un temps chaud et ensoleillé, l'après midi s'écoulait lentement et tardait d'apporter un brin de fraîcheur. Je m'étais occupée à tricoter un pull, occupation que toutes les jeunes filles de mon âge pratiquaient. J'étais installée à l'extérieur pour profiter de l'animation de la rue qui me semblait un peu plus agitée qu'à l'accoutumé.



La rue de la Jousse située à la sortie de la Petite Raon rejoint la commune de Moussey. C'est un lieu de passage animé à seulement certains moments de la

journée. J'étais intriguée par la présence de plusieurs hommes. Certains étaient positionnés à l'orée du bois à quelques dizaines de mètres de la rue. J'entendis les hommes se passer des consignes « à trois coups de sifflet ». Je me demandais ce qu'il allait se passer, qu'est ce qui se préparait ainsi à l'orée du bois et à quel théâtre j'allais assister.

Un homme assez jeune se détacha d'un abri voisin et se dirigea vers ma mère. Il lui demanda si elle avait déjà aperçue l'homme qui s'avancé dans la rue, un civil d'une vingtaine d'année. Ma mère fut saisie de stupeur.

En effet, quelques temps plus, tôt en juin 1944 lorsqu'elle s'était rendue à Lunéville afin de rendre visite à mon père hospitalisé pour une opération de la péritonite, à l'arrivée, un milicien était sur le quai. Celui-ci, estimant qu'elle ne descendait pas assez vite c'était dirigé vers elle, l'avait bousculé puis giflée.

Ma mère confirma donc reconnaître ce milicien et relata les circonstances de sa rencontre. A ce moment, son interlocuteur, maquisard, donna trois coups de sifflets.

A cet instant précis, les maquisards sortirent de leur cache et se précipitèrent vers le milicien. Celui-ci ne marqua aucun signe de résistance. Un maquisard ôta son ceinturon et lui plaça autour du cou.

Un autre maquisard se détacha alors du groupe et interpella notre voisin Marcel Richard qui observait également la scène. Il lui demanda s'il n'avait pas une cigarette. «C'est sa dernière cigarette » dit il ...

Puis, le groupe se dirigea en direction de Moussey.

En 1952, un cantonnier de Moussey qui effectuait des travaux sur un chemin de terre à l'entrée du village, découvrit des ossements....



La Gazette Vosgienne du 30 avril 1952

Nota : non, ce n'était pas le « squelette... de l'Algérien », mais celui du milicien de la rue de la Jeuse, exécuté sur ordre des chefs de la « centurie de Moussey » du 1er RCV FFI

Aspects du quotidien

Un épisode ma vie

En 1938 à la déclaration de guerre papa a été mobilisé à Lunéville dans un régiment de chars. Un jour il trouva un porte feuille, il le remit à son capitaine qui en récompense lui octroya une permission exceptionnelle. Je le revois encore. Le souvenir de son retour à la maison dans son bel uniforme bleu horizon m'avait beaucoup impressionné tant il était beau. A cette époque papa avait 34 ans, et moi je ne pouvais en raison de mon jeune âge mesurer la gravité de la situation. Nous pensions que la guerre était évitée....

A cette époque en 1938, maman allaitait mon petit frère André âgé de quelques mois, nous étions quatre enfants. L'aîné Roger né en 1925, moi en 1929, ma sœur Renée née en 1930.



En 1940 lorsque les Allemands nous ont envahis j'avais alors 11 ans. La peur régnait partout, celle-ci était encore plus accrue lorsque notre institutrice nous mettait en garde de ne ramasser aucun objet provenant des allemands.

Rue de la Jeuse, il y a bien eu des allemands, c'était un lieu de passage vers l'Alsace. Nous en avons vus passé en grand nombre cette année là. Il y eu bien quelques combats sporadiques à proximité de la ligne Maginot et cela occasionna quelques pertes parmi eux. Un jour un voisin, monsieur **LEVEQUE**, était dehors lors du passage d'un convoi lequel transportait le corps d'un soldat mort. Un soldat, sans doute un sous officier, c'est fâché et l'interpella vigoureusement l'obligeant à ce découvrir au passage de la dépouille.

La France se faisait envahir elle se faisait occuper, et chose curieuse, les commerçant aussi étaient aussi fort occupés. Les magasins d'alimentation s'étaient

vidés de leur stock en une nuit. On nous laissait croire que cette armée d'occupation, une armée si bien organisée, faisait ses courses sur son passage. En vérité, il est bien plus probable que les commerçants eux même se sont employés à vider leur étalage afin de vendre au plus cher lors de période de disette qui allait suivre. En effet, je vois mal ce qu'aurait pu faire un soldat allemand de marchandises telles que des savons, de l'huile, du vinaigre, des bougies des allumettes, de la lessive... Les marchandises étaient donc stockées par les commerçants qui revendaient ainsi au marché noir. Par contre je ne doute pas que les produits caloriques tels que le chocolat, les bonbons devaient les intéresser bien plus qu'un litre d'huile ou de vinaigre.

Nous refusions le chocolat qu'ils nous offraient de crainte d'être empoisonné. Je pense que c'était des pères de familles. Comme nous n'avions plus de pain, j'allais en quémander aux soldats un morceau. Ils me donnaient une tranche de leur ration. Je pense que ces pauvres gars, soldats du rang, bien souvent pères de famille, ils auraient certainement préférés être chez eux au sein de leur foyer, tout comme les soldats français mobilisés auraient aussi aimé l'être.

La guerre à fait beaucoup trop de mal, nous avions faim peur et froid. Certains français ont fortement contribués à cette misère, à cette souffrance. Les cultivateurs, ces vaillants gardiens de la ruralité, toujours porté à la générosité, à la solidarité, au partage, confirmaient la véracité de l'adage qui dit que l'on est jamais si bien servi que par soi même. Leur sens des affaires et du commerce bien affûté par les circonstances permettait de vendre leur produit au marché noir à des sommes exorbitantes. Il y en avait même qui nous demandaient du sucre, celui que nous avions tant de mal à obtenir pour nos besoins d'enfants ou d'adolescents. C'est à ce moment que les tickets de rationnement sont apparus.

Les Allemands se sont installés, sans papiers certes, mais bien installés en territoire occupé imposant leurs lois en vainqueurs. Il fallait camoufler les fenêtres, les vitres des usines également, celles-ci étaient peintes en bleu foncé. A partir de 21 heures il était interdit de sortir, les gens qui transgressaient ces lois étaient arrêtés par les patrouilles militaires.

En classe, on nous donnait de petites pilules rouges, des vitamines. Nous, enfants et adolescents nous souffrions de nombreuses carences alimentaires. Ces pilules étaient très mauvaises, il fallait les sucer. L'institutrice vérifiait que nous les avions bien pris. Il était facile de contrôler, en effet elles laissaient notre langue toute rouge.

Le portrait du maréchal **PETAIN** était au mur de la classe juste derrière le bureau de l'institutrice **madame ADNOT**. Une chose me consolait cependant, si nous l'avions de face, si son regard croisait le notre, l'attitude de notre institutrice s'exprimait patriotiquement.

Le programme d'enseignement nous obligeait à chanter « Maréchal nous voilà, le sauveur de la France. La Patrie renaitra, Maréchal, nous voilà »

Lorsque que la saison des pommes de terre arrivait, lorsqu'elles sortaient de terre, nous allions avec toute la classe ramasser les doryphores, car ils étaient nuisibles pour cette noble culture qui nous nourrissait à peine et à quel prix. Cela faisait également partie du programme...

Suzanne Goepfel

En juillet 1944 les Allemands c'étaient mis à la recherche des maquisards. Je garde en mémoire le triste souvenir de ce qui est arrivé à notre épicière. Ce petit commerce polyvalent, café, épicerie, tabac tenu par madame **GOEPPPEL** rue du cimetière qui porte aujourd'hui le nom de **Suzanne GOEPPPEL**.

Madame **Joséphine GOEPPPEL** fournissait le maquis. Son dévouement, son sens du civisme et les valeurs qui l'animaient en avaient faites une résistante. Une nuit la gestapo est venue l'arrêter. Sa fille Suzanne âgée de 17 ans dormait chez une amie **Jeanine NARTZ**. La mère **Madame GOEPPPEL** demande alors de revoir sa fille pour l'embrasser une dernière fois.

La gestapo emmène la mère et la fille Suzanne, adolescente, vers les camps de la mort. **Monsieur GOEPPPEL** était quant à lui prisonnier en Allemagne, **Madame GOEPPPEL** est revenue de ses camps maudits, Suzanne n'est jamais revenue, elle n'a pas connus ses 18 ans et encore moins la fin de ses 17 ans. Suzanne rejoindra le camp de **Sachsenhausen**.

A son retour de captivité **monsieur GOEPPPEL** en à beaucoup souffert, la guerre avait là encore faite d'innocentes victimes, elle avait marquée à tout jamais une famille, sanctionnée le patriotisme, comme pour tant d'autres qui partis sur la route du **STRUTHOF** n'en sont jamais revenus.